

LAURE ARBOGAST

GEEK IN
— LOVE —



« Je vois tout ce potentiel, et je le vois gâché. Je vois une génération entière qui travaille à des pompes à essence, qui fait le service dans des restos, ou qui est esclave d'un petit chef dans un bureau. La pub nous fait courir après des voitures et des fringues, on fait des boulots qu'on déteste pour se payer des merdes qui nous servent à rien. On est les enfants oubliés de l'histoire, mes amis. On n'a pas de but ni de vraie place. On n'a pas de grande guerre, pas de grande dépression. Notre grande guerre est spirituelle. Notre grande dépression, c'est nos vies. »

— FIGHT CLUB, DAVID FINCHER, 1999

Playlist

- *Battle Born*, The Killers
- *When You Were Young*, The Killers
- *Runaways*, The Killers
- *Get Lucky*, Daft Punk (avec Pharrell Williams et Nile Rodgers)
- *Around the World*, Daft Punk
- *Instant Crush*, Daft Punk (avec Julian Casablancas)
- *Surfin' U.S.A.*, The Beach Boys
- *I Get Around*, The Beach Boys
- *Autobahn*, Kraftwerk
- *Wake Up*, Rage Against the Machine
- *Clubbed to Death*, Rob Dougan

Tu peux écouter cette bande-son sur YouTube Music :

<https://bit.ly/playlistgeekinlove>

ou en flashant directement ce QR code :



Prologue



Je m'appelle Thomas Morelli et j'ai eu la grande idée de venir travailler à Paris. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Ma famille, mes amis, d'où je viens, tout ça ne compte plus, pour moi comme pour les milliers d'autres attirés par la Ville Lumière comme les moustiques sous un abat-jour.

Prisonnier de ma forteresse de solitude, je me croyais condamné à des maux éternels. Mais au moment où j'ai touché le fond, quelqu'un m'a fait comprendre que mon destin n'était pas gravé dans le marbre. Et dites-vous bien que j'écirai moi-même le scénario de ma vie.

À tous les sens du terme.

Partie Un



CHAPITRE 1

Mercredi 31 décembre

LONE CITY

Deux mois plus tôt...

C'est haut ! pensé-je, pris de vertige, en apercevant avec effroi les pavés de la rue une vingtaine de mètres plus bas.

J'avale une autre gorgée de bière. Puis, je m'approche encore du bord du toit de l'immeuble haussmannien où je ne vivrai bientôt plus. Ma décision est prise. Je ne reculerai pas.

Parfois, les décors s'écroulent.

Métro, quatre heures de boulot, vingt minutes de repos, quatre heures de boulot, métro, impossible de faire dodo. De quoi devenir marteau. Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi. Parfois même samedi. Six jours par semaine, quarante-sept semaines par an, pendant plus de quarante ans. Je vous laisse faire le calcul et en tirer les conclusions qui s'imposent.

Quand j'aurai sauté de ce toit, j'aurai enfin avoué que je suis dépassé par la vie et que je ne comprends pas où le Grand Patron a voulu en venir quand il l'a créée si désenchantée.

Mais avant, je finis ma clope. On m'a appris à ne pas gaspiller.

Je pose ma bière, écrase mon mégot sur une cheminée et fais un pas de plus. Une bourrasque glacée me fouette le visage. Je cligne des yeux. *Encore un pas...*

J'ai l'impression d'entendre mon patron ricaner. *Allez, Tom. Ce n'est pas le moment de flancher.* Je serre les dents et pose le pied sur la gouttière. Mes paumes deviennent moites. Dans quelques secondes, mon calvaire sera terminé.

Je ferme les yeux, prends une grande inspiration et...

— Quelle vue ! Tu n'as pas l'impression d'être en équilibre entre ciel et terre ?

Je sursaute. Une fille aux cheveux rouges, carré très court, sac « *I love Paris* » et reflex autour du cou, se tient derrière moi. Une touriste ? Ici ? C'est bien ma chance !

Je recule d'un pas. *Raté, Tom. Essaie encore.*

— D'en haut, ça pue moins la misère, rétorqué-je. Si tu cherches la tour Eiffel, c'est par là...

Je pointe du doigt la Dame de Fer qui étincelle de mille feux.

— Tu es tout seul ? m'interroge la fille.

— Comme les dix millions d'autres, là en bas.

Vidé de toute énergie, je m'assois sur la toiture en zinc, le dos contre la cheminée. J'espère qu'elle va vite s'en aller et me laisser terminer ce que j'ai commencé...

Mais l'inconnue s'installe à côté de moi et me tend un paquet d'Oreo Cookies.

— Tu as faim ?

Pas vraiment... Par politesse, j'accepte un biscuit. D'ailleurs, à quand remonte mon dernier repas ?

Je l'invite à partager ma bière.

— Non merci, répond-elle. Je n'ai aucune envie de finir sur le macadam. Ce serait moche.

— Comme mon voisin, la semaine dernière...

C'est « grâce » à lui que je sais qu'on peut monter sur ce toit.

— Suicide ou accident ?

— Aucune idée. On vivait sur le même palier, mais on ne s'est jamais parlé. C'est d'un navrant ! Je ne sais même pas qui il était ni ce qu'il faisait.

Je ne connais que son prénom : Julian. Et encore, je l'ai appris quand la police est venue m'interroger.

— Je suis ta nouvelle voisine, alors. J'ai repris son appartement.

— Bienvenue, chère voisine.

Domage, nous ne serons pas voisins longtemps.

— Je viens d'arriver à Paris, m'apprend-elle, les yeux brillants.

— *Welcome to Fabulous Lone City*¹. Tu vas te plaire, ici.

Ou pas...

— La ville de la solitude ?

— Ou la cité des anges déçus, si tu préfères.

— C'est ce que tu es ? Un ange tombé du ciel ?

— Moi ? dis-je en riant, un rire plutôt amer.

Ce serait plutôt le contraire...

Je regarde la fille du coin de l'œil. Les yeux verts, les traits fins, elle est vêtue d'un caban d'homme bleu marine et d'un jean beaucoup trop large dont elle a retroussé le bas. Elle ne porte ni bijoux ni maquillage. Drôle d'ange... Elle frissonne et remonte le col de sa veste. Pourquoi n'a-t-elle pas mis d'écharpe par ce froid ? Je dénoue la mienne et je l'enroule autour de son cou. Là où je vais, je n'en aurai plus besoin.

— Merci, bel inconnu, dit-elle en souriant.

J'ai l'impression que son sourire est triste, mais c'est sans doute mon imagination.

Épaule contre épaule, nous restons assis sans parler pendant de longues minutes. Le silence n'est pas pesant. Elle me propose un autre Oreo que je n'ose pas refuser. Mais peut-être ai-je un peu faim...

Enfin, je me racle la gorge.

— Moi, c'est Thomas. *IT Crowd*².

— Tu es dans l'informatique ?

— En d'autres termes, larbin.

Et grâce à toi, j'y retourne après-demain. Merci bien !

Car je dois me rendre à l'évidence : ce n'est pas cette nuit que je mettrai mon « plan » à exécution. Le moment est passé.

— Moi, je suis Jessica, chasseuse d'images. J'arpente les toits à la recherche de l'âme de Paris.

— Tout un programme... soupiré-je en regardant ma montre.

Dans deux minutes, il sera minuit. Sans notre rencontre providentielle, je n'aurais pas vu la nouvelle année...

— Qu'est-ce que tu cherches ici, au juste ? continué-je. L'amour ?

— Peut-être...

Moi, je ne l'ai pas trouvé. Ou plutôt, je l'ai trouvé, mais il est à sens unique.

— Bon courage. En tout cas, dépêche-toi avant de te faire bouffer.

— C'est ce qui t'est arrivé ?

— Si tu savais. J'ai envie de hurler.

— Bonne idée, Tom !

Jessica se lève et me sourit à nouveau, mais cette fois son sourire est franc et chaleureux. Elle me tend la main pour

m'aider à me relever. La sienne est petite et chaude. La mienne est glacée, privée de toute chaleur humaine.

Nous comptons en chœur.

— Cinq... Quatre... Trois... Deux... Un...

Et nous hurlons dans la nuit froide, bras en croix, encore et encore, jusqu'à ce que nos cordes vocales n'en puissent plus.

Putain ça fait du bien.

— À plus tard, mon ange gardien, dit Jessica avec un clin d'œil.

Elle pose la main sur mon épaule et se dirige vers la trappe par laquelle on accède au toit. Perplexe, je la regarde disparaître dans l'ouverture.

J'ai envie de rentrer chez moi.

-
1. Bienvenue dans la Ville de la Solitude.
 2. Service informatique.

CHAPITRE 2

Jeudi 1^{er} janvier

AFTER HOURS

Le lendemain...

Encore assommé par le somnifère que j'ai avalé la nuit dernière, je consulte mon portable qui indique... 7 heures du matin.

Qui peut bien avoir l'audace de tambouriner chez moi aux aurores un jour férié ? En tout cas, il va m'entendre !

À regret, je sors de mon lit et je me dirige en titubant vers la porte d'entrée. Je l'entrouvre et je jette un coup d'œil à l'extérieur.

Chris ?

Perplexe, je me frotte les yeux pour chasser la vision de mon petit frère debout sur le paillason. Mais aucun doute : il est là, bien réel, en chair et en os. Et bien sûr, il est en T-shirt malgré la température.

Il me tend un paquet de gâteaux écrasés. L'emballage est orné d'étranges idéogrammes.

— Je voulais t'apporter des croissants, mais à la boulangerie ils ne prennent ni les bahts ni les yuans.

— Salut, Chris. Toi aussi, tu m’as manqué...

Je remarque sa planche de surf appuyée contre le mur, derrière un sac de trek reprisé posé sur une énorme valise.

— Ça fait un bail... Deux ans ? répond-il sans la moindre once de culpabilité alors que j’étais mort d’inquiétude.

— Trois, Chris, dis-je d’un ton un peu sec.

Je l’assaille de questions qu’il balaie d’un sourire.

— Tu me fais un café ? J’ai sept heures de *jet lag*¹ dans la figure. Après, je te raconte tout. C’est promis.

Sans attendre ma réponse, il entre dans mon humble chez-moi. Je rapatrie ses affaires restées sur le pas de la porte. Le supplément pour l’excédent bagages a dû être salé... Puis, je fais couler deux expressos bien serrés pendant qu’il fait le tour du propriétaire. Tour rapide s’il en est, compte tenu de la taille de cette fichue mansarde.

— Quelle classe ! s’écrie-t-il. On se croirait dans *Un Américain à Paris* !

— N’est-ce pas ? Ça valait le coup de s’infliger cinq ans d’études supérieures.

Chris ne semble pas saisir l’ironie. Il s’extasie devant la vue imprenable sur le Marais qu’offre le mini balcon de ma chambre. Cependant, un détail le chiffonne : où est passée la tour Eiffel ?

— Pardon de te décevoir, Chris. C’est juste dans les films qu’elle est derrière chaque fenêtre... Viens boire ton café.

— Le premier digne de ce nom depuis des lustres ! exulte-t-il. Je peux rester quelques jours, Tom ?

Tu parles si tu peux rester ! Un peu de compagnie me fera le plus grand bien...

— Bien sûr. Fais comme chez toi.

Précision inutile. Chris a déjà commencé l'inventaire du frigo et des placards, pas très garnis par les temps qui courent.

— Tu n'as *que* du riz ? s'écrie-t-il. J'en ai bouffé pour dix ans, alors au petit-déj... Je peux avoir des croissants ?

Chris dit, donc Tom fait. Pas grave. Il est revenu en vie et en bonne santé, je n'y croyais plus.

Il y a trois ans, il a disparu sans crier gare et il n'a jamais donné de nouvelles. Pas un email, pas une carte postale, pas un coup de téléphone. Rien. Il n'a d'ailleurs pas de portable et il boude les réseaux sociaux.

J'enfile mon manteau et, encore ensommeillé, je descends à pied les cinq étages – l'ascenseur n'est plus, paix à son âme. Bientôt, je me retrouve dans la rue glacée. La lumière jaune des réverbères se reflète sur les pavés humides. Avec un peu de chance, j'atteindrai la boulangerie avant d'avoir perdu tous mes orteils... Je presse le pas.

Sourire aux lèvres, je prends mon tour dans la longue file d'attente. Chris est revenu. L'année dernière n'a pas très bien fini, mais la nouvelle année commence sous de meilleurs auspices...

Soudain, je remarque une chevelure rouge juste devant moi. C'est ma nouvelle voisine, emmitouflée dans mon écharpe blanche. Elle est aussi mal habillée que la veille, jean troué trop large et caban d'homme.

— Salut, Jessica ! dis-je en lui tapant sur l'épaule.

Elle se retourne et me sourit.

— Tiens, mon ange gardien ! Quoi de neuf, depuis hier soir ?

— Mon frère est arrivé à l'improviste. Tu viens prendre le petit-déjeuner avec nous ?

— Merci, mais je ne veux pas m'imposer...

— Pas du tout. Tu vas bien t'entendre avec lui. C'est un artiste, lui aussi.

Elle hoche la tête.

— Je t'invite, dis-je au moment où son tour arrive. Prends ce que tu veux.

Elle me remercie et commande une baguette.

— Je voudrais aussi trois croissants et trois pains au chocolat, s'il vous plaît, demandé-je poliment.

— Ce s'ra tout ? rugit la boulangère qui emballe nos achats de mauvaise grâce et nous les jette à la figure. Dix euros cinquante, et j'ai plus de monnaie. Au suivant !

Vive le service minimum. *Et la politesse, connasse ?* pensé-je tout bas.

— Merci, bonne journée, dis-je tout haut en posant l'appoint sur le comptoir.

C'est qu'on m'a bien élevé, moi. Jessica s'interpose.

— Non, on voudrait un peu d'amabilité, aussi. Vous n'en avez plus ? Dommage. Et un sourire ? Non plus ? C'est trop demander ?

Surprise, la boulangère ne répond pas.

— Dites donc, vous mettez quoi, dans votre farine ? De la poudre d'or ? Thomas va devoir craquer son PEL !

Et surtout, Thomas, devenu cramoisi, va devoir aller acheter son pain ailleurs... Mais je ne suis pas mécontent que quelqu'un ait remis la mégère à sa place. Pétrifiée, celle-ci a perdu de sa superbe. Jessica me prend par le bras et m'entraîne hors de la boulangerie. La file d'attente l'applaudit.

Nous retournons aussitôt à mon appartement, où Chris a déjà investi ma chambre. Sur mon bureau, devant l'écran de mon PC *gamer*, trône désormais une machine à écrire. Ça passe, ça, en soute ?

En tout cas, le courant passe très bien entre Jessica et lui. Mais qui n'aime pas Chris ? Ils ont vingt et un ans tous les deux, la même passion pour le surf et le même air paumé. Ils formeraient un beau couple...

Mon frère a rapporté de Thaïlande une bouteille de Mékong et une autre de vin de cobra – de l'alcool de riz dans lequel flotte la bête éponyme – mais c'est un peu tôt pour l'apéro – quoique. En attendant, Jessica a droit au récit des aventures de Chris dans les rizières illustré par quelques photos souvenirs, prises au Polaroid. Elle semble boire ses paroles. Quant à moi, je préfère aller occire de l'orc et du gobelin sur mon ordinateur.

Au bout d'une heure, Jessica déboule dans ma chambre et me retire mon casque de *gamer*.

— Tom, sors de ta Comté et viens faire un tour avec nous, ça vaudra mieux.

— Sans façon. Je préfère jouer à *World of Warcraft*.

— S'il te plaît ! Je n'ai jamais eu la chance de découvrir la ville avec un vrai Parisien !

— Chris ne te l'a pas dit ? Nous sommes des provinciaux. Ça ne fait qu'un an et demi que je me suis installé ici.

Et j'ai déjà envie de partir...

Jessica croise les bras, les yeux rivés sur moi. Je soupire et mets ma partie en pause.

Misère... Chris veut aller à pied à la tour Eiffel, en passant sous l'Arc de Triomphe – huit bornes depuis le Marais. Pourquoi prendre les transports en commun quand on peut marcher ?

D'un autre côté, rien que de penser à l'odeur du métro, j'ai la nausée. Je capitule.

Nous arpentons la rue de Rivoli et traversons le Jardin des Tuileries. Nous « profitons » au passage des derniers jours du Marché de Noël qui offre de l'artisanat *made in China*, mais